

L'ordre dans le désordre

Eza Paventi

Number 93 (4), 1999

Festivals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25786ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paventi, E. (1999). L'ordre dans le désordre. *Jeu*, (93), 94–97.



L'ordre dans le désordre

Oublions la tragédie. Oublions la poétique d'Aristote. Oublions la pureté. Oublions le pouvoir de la parole. Oublions l'importance de la trame narrative. Oublions les codes théâtraux tels que nous les avons toujours perçus pour plonger dans un monde éclectique où les éléments de la scène n'occupent plus leurs rôles respectifs. Oublions l'idée du théâtre que nous nous sommes faite pendant de longues années pour imaginer ce que des créateurs sont arrivés à concevoir : la mise en scène du chaos. À l'image de notre société, l'esthétique du chaos se fait de plus en plus sentir sur la scène théâtrale, une tendance qui n'a pas échappé à la directrice du FTA, Marie-Hélène Falcon. En effet, parmi les pièces présentées lors de la dernière édition, *Human Collision/Atomic Reaction*, *House/Lights*, *En français comme en anglais*, *It's easy to criticize* et *Iets op Bach* étaient empreints, à divers degrés, de cet esthétisme. Comment définir cette nouvelle façon d'aborder l'ensemble d'une pièce ? Y a-t-il un ordre dans le désordre ? Comment lire le chaos sur scène ? Ce type de questionnement nous vient naturellement à l'esprit face à des œuvres aussi éclatées. Afin d'y répondre, attardons-nous aux pièces *House/Lights* et *Iets op Bach*, des représentations aux styles très différents, mais pourtant toutes deux construites autour d'une trame non linéaire intégrant des éléments provenant de diverses disciplines.

Repenser le langage

Formé par le même noyau d'artistes depuis plus de vingt ans, le Wooster Group s'est fait connaître chez nos voisins du sud par son travail basé sur une esthétique d'assemblage et de récupération, ce qui a amené la metteuse en scène Elizabeth LeCompte à qualifier avec ironie ses œuvres de « détritiques culturels ». *House/Lights*, construite à partir de deux histoires, soit l'opéra de Gertrude Stein, *Doctor Faustus Lights the Lights*, où Faust est devenu l'inventeur de l'ampoule électrique, et un film érotique de série B, *Olga's House of Shame*, mettant en scène un couple de femmes homosexuelles, illustre avec justesse les préoccupations esthétiques du Wooster Group.

Ainsi, la trame narrative de cette histoire recomposée se voit rapidement reléguée au deuxième plan au profit de l'orgie visuelle qui se déroule sur scène. Dans un décor qui se veut la représentation d'un « bordel virtuel », des acteurs évoluent derrière une multitude de moniteurs retransmettant leur image. Dès lors, le regard du spectateur n'est plus porté vers la scène où l'action se déroule en temps réel : il est naturellement attiré vers un des moniteurs qui ne lui fournit pourtant qu'une vision partielle de l'action. Est-ce parce que les moniteurs sont disposés à l'avant-scène ? que leur luminosité intense attire l'œil instinctivement ? ou est-ce seulement à cause de notre conditionnement de téléspectateurs ? Quoi qu'il en soit, la metteuse en scène vient balayer du revers de la main une des caractéristiques premières du théâtre, c'est-à-dire le spectacle de corps vivants mis en scène dans l'espace, pour nous amener à regarder



House/Lights, Wooster Group
(États-Unis). Photo : Mary
Gearhart.

un écran de télévision, une des activités les plus banales de notre quotidien. Le comble de l'ironie, c'est que les acteurs jouant à l'arrière-plan se voient attribuer un rôle similaire à celui qu'occupe souvent le téléviseur dans les foyers où on le laisse allumé à longueur de journée sans véritablement y prêter attention. Les acteurs deviennent un bruit de fond, une présence plus ou moins dérangeante derrière le véritable spectacle, qui se déroule sur les moniteurs.

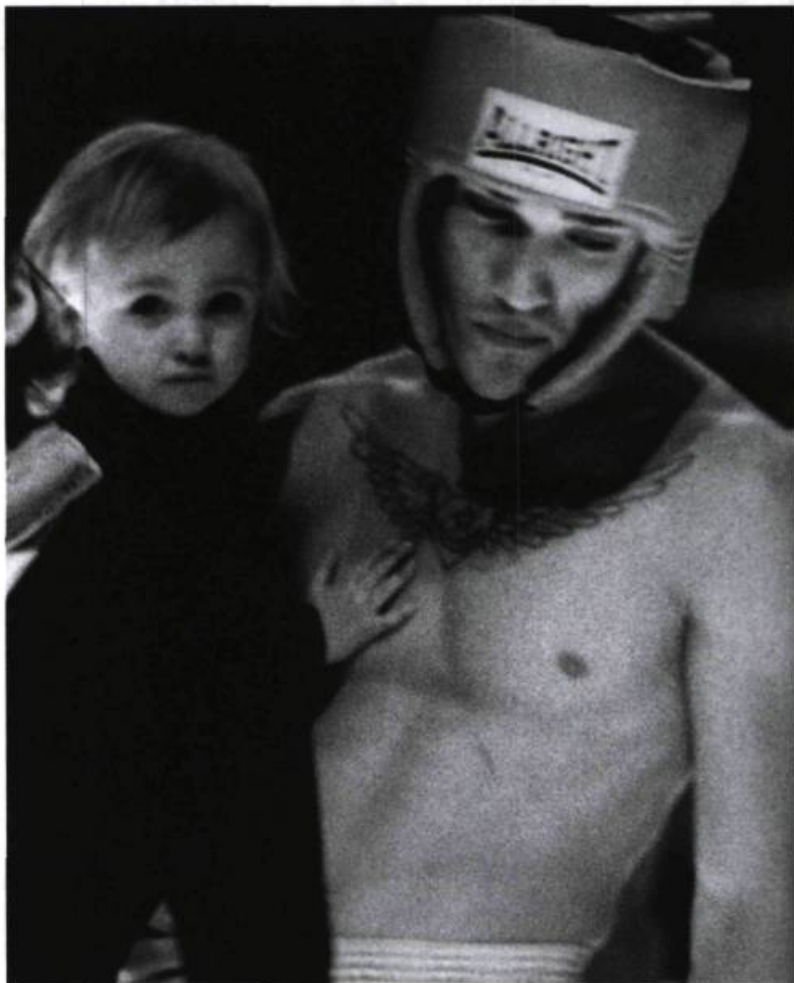
Dans un même ordre d'idées, les mots à travers lesquels nous devrions normalement suivre l'histoire se transforment dans la pièce d'Elizabeth LeCompte en une espèce de trame sonore qui accompagne l'action visuelle. Tout au long du spectacle, la comédienne principale récite dans un micro son discours sur un ton aigu et chantant. Curieusement, l'histoire nous est présentée comme si elle ne consistait qu'en une énumération de faits, livrée par une voix dont le timbre se situe à mi-chemin entre la voix humaine et la voix robotisée. Ici encore, on ne peut s'empêcher d'établir un lien avec les voix qu'on entend sur les répondants téléphoniques, à la radio ou même à travers un ordinateur.

Dans le spectacle *House/Lights*, l'homme se confond avec la technologie au point où il devient difficile de l'en dissocier. N'est-ce pas l'image de l'homme davantage que l'homme lui-même qui nous intéresse ? N'est-ce pas la façon dont le discours est véhiculé plutôt que le discours lui-même qui capte d'abord notre attention ? *House/Lights* s'avère une production qui reflète parfaitement l'image d'une société où le médium est devenu le message, une société où le sens se retrouve partout. Curieusement, avec une approche complètement différente, Alain Platel, metteur en scène de la production *Iets op Bach*, arrive à un résultat similaire.

La théorie du chaos

Émise dans les années 1990, la théorie du chaos défend l'idée qu'il y a un ordre au sein du désordre, un ordre tellement complexe qu'il nous est impossible de le cerner et de comprendre sa logique interne. Comment ne pas établir un lien, en tant que spectateur, entre cette théorie et une représentation de l'envergure de *Iets op Bach* ? La fresque théâtrale conçue par le metteur en scène belge Alain Platel nous laisse complètement subjugué devant la complexité et la force dramatique qui se dégagent d'un univers baroque où les codes de la danse, du théâtre, du cirque et du concert ont été brouillés, mêlés, transgressés.

Curieusement, Alain Platel ne provient pas du milieu des arts de la scène ; c'est peut-être ce qui a amené cet ancien orthopédaogogue à concevoir des spectacles aussi éclectiques dans lesquels l'art se mêle à l'anodin, où la dramaturgie et la gestuelle se conjuguent au quotidien. Dans *Iets op Bach*, qui signifie en flamand « Ce petit truc sur Bach », des danseurs vêtus de simples chemisiers, de jeans ou de jupes s'exécutent devant un groupe de musiciens installés dans un kiosque de jardin, qui jouent des airs le plus naturellement du monde. Du numéro spectaculaire, celui du lanceur de couteaux aux petites surprises, dont celle qui est provoquée par le machiste se déboutonnant devant une femme pour lui montrer sa jupe sous ses jeans, en passant par des gestes naïfs, comme celui de la jeune fille



d'une douzaine d'années qui s'acharne à frotter la peau d'une danseuse noire avec du savon, Platel joue sur tous les tons.

Toutefois, un des aspects les plus spectaculaires de *Iets op Bach* naît probablement de cette habileté du metteur en scène à orchestrer plusieurs actions simultanées de nature différente. Comment ne pas s'émerveiller devant l'image d'un enfant de moins de cinq ans qui déambule sans peur ni pudeur parmi une horde de danseurs exécutant une chorégraphie complexe ? Comment ne pas s'étonner devant le spectacle d'un couple qui se dispute pendant qu'une danseuse crache de l'eau, qu'un homme au visage ensanglanté exécute des pas de danse et qu'une petite fille lit tranquillement une BD ? Les danseurs, les comédiens, les musiciens, bref la vingtaine de personnes présentes sur scène évoluent dans cet univers éclectique avec une désinvolture et un naturel désarmants. La scène devient dès lors le miroir d'une société moderne où tout est en mouvance, jusqu'à ce qu'une cohérence, non apparente au départ, surgisse au bout d'un certain moment. Bref, Platel nous confronte à un monde régi par un ordre tellement complexe qu'il nous semble impossible à saisir...

Déchiffrer le chaos

Où trouver le sens dans une œuvre où on l'a volontairement travesti ? Comment réagir face à cette mosaïque d'images et d'informations sur scène ? Comment aborder des pièces aussi complexes que *Iets op Bach* et *House/Lights* ? D'une part, en faisant appel à nos sens. Car ces productions deviennent intelligibles à partir du moment où l'on se laisse porter par la stimulation qu'elles exercent sur l'ouïe et la vue. D'autre part, les metteurs en scène nous poussent à chercher la cohérence de la pièce à travers ses différentes couches, à trouver un sens à l'œuvre en fouillant à tous les niveaux de la production.

House/Lights et *Iets op Bach* sont des histoires kaléidoscopiques qui nous offrent une perspective et un point de vue différents selon l'angle que nous choisissons. Devant la multiplicité des langages utilisés sur scène, la multiplicité des faits, des événements qui se déroulent en parallèle, nous devons effectuer une sélection pour comprendre. À l'instar de notre comportement à l'égard des différentes sources d'information qui ne cessent aujourd'hui de se multiplier, nous devons choisir, éliminer ou garder les éléments qui nous permettront de reconstruire le sens, la parole, l'histoire. Et peut-être, aussi, devons-nous accepter qu'au sein de tout ce chaos apparent subsiste un ordre impossible à saisir... **J**

Iets op Bach, les Ballets C. de la B., Ensemble Explorations (Belgique). Photo : Chris van der Burght.